

1

L'ENFANT avait tout de suite compris que c'était là-bas qu'il devait partir : loin de ces murs gris au milieu desquels les gens se regardaient sans se voir, loin de ces immeubles où la lumière du jour ne pénétrait jamais, de ces lieux redoutables où un médecin inconnu pouvait vous dire que vous alliez mourir sans que le monde s'arrête de tourner ; sans que personne, à côté de vous, pas même votre propre mère, puisse affirmer le contraire. Là-bas, c'était ailleurs, loin de la ville, des grands immeubles de Choisy-le-Roi, des hautes tours, des façades crasseuses et des fenêtres qui s'ouvrent sur des trains qu'on rêve de prendre et qui ne s'arrêtent jamais. Sébastien aurait bien voulu les prendre, lui, mais il y avait sa mère, seule, désormais, puisque son mari était parti avec une autre, parce que les hommes sont tous les mêmes, et qu'il faut se battre dans la vie – c'est ce qu'elle répétait tous les matins, avec une voix qui avait déjà renoncé à tout, y compris peut-être à sa propre vie.

Une année de neige

C'est quand Sébastien avait entendu parler de cette séparation définitive qu'il avait commencé à se sentir mal. Deux ans exactement. Deux ans qu'ils avaient trouvé la lettre de son père, un soir en rentrant, sur la table de la cuisine.

– Il reviendra, avait-elle dit. Je le connais, il reviendra.

Il n'était pas revenu. Au contraire : il avait demandé le divorce. D'ailleurs il aimait trop les voyages, les pays lointains où il les entraînait pour les vacances alors que Sébastien aurait préféré aller là-bas, dans le village où sa mère était née, ce clocher et ces quelques maisons basses au creux d'une vallée, des champs pleins de coquelicots, le ruisseau où ils se baignaient, les soirs d'été, et ces chemins où ils marchaient ensemble, avec les deux vieux, Auguste et Cyprienne, entre deux haies fleuries d'églantiers. Une seule fois, ils avaient pu y aller. Un été où son père n'avait pas souhaité les emmener avec lui, mais l'enfant ne l'avait jamais oublié. Il se souvenait de tout, au contraire, même de la couleur du bol de porcelaine, d'un bleu transparent, dans lequel au matin il trempait son pain, même de l'édredon rouge qui recouvrait son lit dont les draps sentaient les fleurs des champs. Il écrivait pourtant rarement aux deux vieux : c'était si loin, et pour tout dire il avait honte que sa mère, leur fille, vive une autre vie que la leur, qu'elle les ait quittés – il pensait toujours : « abandonnés ». Pourquoi ? Pour qui ? Il avait compris, lui, qu'avoir des parents

Une année de neige

comme ceux-là, que vivre là-bas c'était une chance, et il lui demandait souvent pourquoi elle était partie.

– C'est la vie, répondait-elle d'une voix lasse. Le travail, tu comprends ?

Non, il ne comprenait pas. A Choisy, il y avait les façades noires de la fumée des anciens trains à vapeur, des fumées des usines d'aujourd'hui, cette noirceur des gens et des choses, cette dureté dans le regard. « Dans trois mois il peut être mort. » Comment s'y faire à dix ans quand on a connu un été de là-bas ?

Au sortir de l'hôpital, ils étaient rentrés sans un mot, dans la pluie et le vent, comme s'ils ne se connaissaient pas. Ils avaient trop peur et comprenaient qu'ils ne devaient surtout pas exprimer cette peur s'ils ne voulaient pas aviver une souffrance déjà trop lourde à porter. Une fois la porte de l'appartement refermée, sa mère s'était écroulée sur le divan et avait murmuré :

– Qu'est-ce qu'il nous arrive ?

Sébastien avait répondu d'une voix dure, avec violence, comme s'il devinait que son seul espoir était là :

– Je veux partir chez mes grands-parents. Demain. Très vite.

Pourquoi avait-il prononcé ces mots-là ? Un souvenir, comme un éclair, venait de traverser son esprit : là-bas, un matin d'été, un vieil homme plié en deux par la douleur avait été amené à son grand-

Une année de neige

père, qui l'avait soigné. Guéri, même, puisque deux heures après le malade repartait, non plus soutenu, mais sur ses jambes, seul, sans la moindre trace de souffrance sur son visage.

– Ce n'est pas possible, avait soupiré sa mère. Ils ne pourront pas s'occuper de toi.

– Si. Ils le pourront.

Il avait ajouté, toujours aussi fermement :

– Téléphone !

– Comme ça ? Tout de suite ?

– Oui, tout de suite, ou alors...

Il n'avait pas trouvé ses mots, car ceux du médecin s'entrechoquaient encore dans sa tête : « Leucémie aiguë avec anémie grave. Il faut agir vite. » Sébastien ne se sentait pas malade, pourtant, à part ces saignements de nez, cette pâleur étrange de son visage, cette impression d'extrême faiblesse et cette sensation de vivre dans un froid intense, un froid jamais ressenti jusqu'alors, un froid qui circulait dans ses veines, pétrifiait son cœur, comme s'il battait dans la neige.

Il n'avait jamais douté que les deux vieux accepteraient de le prendre avec eux. Cet homme et cette femme qu'il connaissait si peu n'étaient pas de ceux qui refusent un secours à qui que ce soit. Et en effet, ils avaient dit oui, tout de suite, sans discuter, sans demander d'explications, tandis que leur fille unique balbutiait des mots incompréhensibles en étouffant ses sanglots. Pourtant, au cours des deux jours qui avaient suivi, elle avait trouvé l'énergie de faire le

Une année de neige

nécessaire. Le dossier de son fils allait être transmis par l'Institut Curie au centre de traitement anticancéreux de l'hôpital La Grave à Toulouse. Auguste et Cyprienne l'y conduiraient chaque fois que ce serait nécessaire et resteraient près de lui aussi longtemps qu'il le faudrait. Huit jours suffiraient pour régler les modalités pratiques de ce transfert.

Depuis le coup de téléphone, Sébastien se sentait un peu mieux. C'était comme si la peur de ce mercredi 10 avril 1990 demeurait endormie dans un coin de sa tête. Il parvenait à y penser avec moins d'angoisse, même s'il ne cessait de se poser des questions. Il allait peut-être mourir. Qu'est-ce que c'était que mourir ? Est-ce que c'était souffrir ? Il avait demandé à sa mère, mais elle n'avait pas su lui répondre. Et qu'y avait-il après la vie ? Comment c'était là-bas ? Y avait-il seulement un là-bas ? De toutes ses forces il tentait de s'imaginer que là-bas, c'était comme chez ses grands-parents, et il s'évertuait à ne pas imaginer autre chose. Un refuge. Un port. Sans souffrance. Sans médecin inconnu. Des prés, des champs, des arbres. Plus jamais de peur. Plus jamais cette morsure au fond de son estomac, ce souffle coupé. Pouvait-on mourir à dix ans ? Non. C'était impossible. Auguste et Cyprienne le savaient, eux, que c'était impossible, et ils le lui confirmeraient, assurément, dès qu'il leur poserait la question – de cela au moins Sébastien était persuadé.

Une année de neige

On était samedi, et ils avaient pris le train, avec sa mère, le matin de très bonne heure pour là-bas : un village aux toits bruns, aux murs d'un jaune ocre, situé à la frontière du Lot et de la Dordogne, le seul lieu où, Sébastien en était sûr, le malheur n'existait pas. Comment s'appelait-il ? Millac ? Oui : Millac. Ça ne voulait pas dire grand-chose, et pourtant, rien que de prononcer ces deux syllabes dans sa tête, il se sentait un peu moins en danger.

Le train traversait une immense plaine qui, par endroits, reverdissait en ce milieu du mois d'avril. Sébastien était assis face à sa mère qui avait fermé les yeux. Elle était fatiguée. Toujours fatiguée. Toujours débordée par son travail de comptable dans une société de transports située à l'autre extrémité de Paris. Car il avait fallu déménager après le divorce : quitter le dix-huitième arrondissement pour Choisy-le-Roi. Elle ramenait des dossiers chez elle, veillait tard, se levait de bonne heure pour s'occuper des affaires de son fils, mais elle ne le voyait plus, ne l'embrassait plus le matin au moment du départ ni le soir au moment du coucher, comme si, désormais, rien n'avait plus d'importance, si ce n'étaient ces comptes, ces chiffres alignés qui n'avaient pour lui pas la moindre signification.

A quarante et un ans elle aurait été belle, encore, avec ses cheveux noirs, sa peau mate, si une mince étincelle avait éclairé ses yeux verts. Mais il n'y avait plus le moindre éclat en eux. Elle s'était mariée à vingt-huit ans, avait eu Sébastien trois ans plus tard.

Une année de neige

Cela faisait dix ans. La vie toute simple. Le destin de milliers d'autres : elle était montée à Paris à vingt-deux ans pour trouver du travail, son diplôme de secrétaire comptable en poche. Son mari, lui, travaillait dans l'informatique. Un génie dans sa discipline à ce qu'il prétendait, mais ce devait être vrai puisqu'il était appelé souvent en province ou à l'étranger. Et voilà ce qu'était la vie. Aujourd'hui, à quarante et un ans, elle avait un fils qui allait peut-être mourir et elle ne se sentait pas la force de l'aider, de le porter vers la guérison, de le sauver.

Sébastien aperçut deux larmes pourtant vite essuyées sur les joues de sa mère, et la sensation de tomber dans le vide au milieu des flocons de neige se réveilla en lui.

– Est-ce que je pleure, moi ? fit-il sans dissimuler une pointe d'agressivité.

Elle sursauta, ouvrit brusquement les yeux, tenta de lui sourire. Ce qu'il aurait souhaité, en cet instant, c'eût été qu'elle lui prît la main pour l'empêcher de chuter dans le vide, mais comment lui dire sans lui faire encore plus peur, comment trouver les mots pour exprimer un tel besoin ? Il se tut, s'efforça de concentrer son attention sur les bouquets d'arbres qui formaient des îlots sombres au milieu des terres grises, suivit du regard des oiseaux dans le ciel, se demanda où allaient les oiseaux qui mouraient, s'ils souffraient comme les petits des hommes, s'ils avaient peur, comme eux, de la neige ou de ce froid glacial qui devait les saisir, parfois,

Une année de neige

brutalement, cruellement. Et il demeura un long moment avec sa peur, seul, sans secours, jusqu'à ce qu'il s'assoupisse enfin.

Quand il se réveilla, la campagne à travers la vitre n'était plus la même : des collines boisées, d'un brun cendré, avaient succédé à l'immense plaine, et il n'y avait plus d'oiseaux dans le ciel. Il croisa le regard de sa mère qui lui sourit.

– Tu as dormi, dit-elle.

Il ne répondit pas. Il savait déjà qu'il y avait entre eux une distance infranchissable parce que, malgré ses efforts, elle ne pouvait rien pour lui. Il lui en voulait, inconsciemment, de cette impuissance, de le laisser seul, terriblement seul, dans cette neige où ses pieds s'enfonçaient, alors qu'il tendait vers elle une main qu'elle paraissait ne pas voir.

– Tu as mal ?

Il fit non de la tête. Elle comprit qu'il était de son devoir de parler, de se rapprocher de lui, et lui fit des recommandations qui étaient bien éloignées de ce qu'il attendait d'elle :

– Il ne faudra pas trop les fatiguer. Ils ont soixante-huit et soixante-neuf ans, maintenant. Ils sont à la retraite, mais ils continuent de travailler. Ce que le temps passe, tout de même !

Sébastien ne l'écoutait plus. Il essayait de se souvenir d'Auguste et de Cyprienne, mais il y parvenait mal, parce qu'il y avait cinq ans qu'il ne les avait pas vus. Il lui tardait de retrouver ces deux visages, dans lesquels il avait découvert à l'époque quelque chose

Une année de neige

qu'il ne connaissait pas. Qu'était-ce donc ? Il ne s'était jamais vraiment posé la question jusqu'à ce matin, ne parvenait pas à le définir. Tout ce qu'il savait, c'était que chaque fois qu'il avait pensé à eux, il avait été heureux.

– Tu m'écoutes, Sébastien ?

Il hocha la tête une nouvelle fois, mais n'écouta pas davantage. Elle comprit qu'il était désormais hors de portée, poussa un long soupir puis se tut.

La fin du voyage parut interminable à l'enfant qui chercha à s'évader, à oublier, en ouvrant un livre. C'était l'une de ces BD dans lesquelles un héros vengeur et pourvu de pouvoirs extraordinaires vient à bout d'êtres maléfiques. Sébastien l'envia, réussit à se glisser dans la peau du guerrier vainqueur et, pendant quelques instants, parvint vraiment à croire qu'il avait la faculté de triompher de tout. Mais la neige se mit bientôt à retomber autour de lui, et il frissonna.

– Tu as froid ? demanda-t-elle.

– Un peu.

– Il fait bon pourtant. Tu veux un autre pull ?

– Non, ça va passer.

Il songeait que ça passerait sûrement dès l'instant où il poserait les pieds sur le quai de la gare de là-bas. Il s'aperçut qu'il n'avait pas jeté le moindre regard à l'intérieur du compartiment, n'en fut pas étonné. Depuis le fameux jour où le médecin lui avait appris la nouvelle, par une sorte d'instinct de protection, il s'était comme retiré en lui-même. Il s'agissait de ne

Une année de neige

pas laisser la moindre prise au monde extérieur pour éviter qu'il n'ajoute la moindre souffrance à celle qui, déjà, était trop grande pour lui. Il se sentait écrasé par une montagne de neige. C'était étrange, songeait-il, peut-être comparable à ce que devaient ressentir ceux qui étaient pris sous une avalanche. Mais cette idée ne résistait pas à la peur véritable. Cette peur se situait bien au-delà de tout ce qu'il pouvait imaginer. Et la solitude qu'elle engendrait était insupportable. Voilà pourquoi il avait voulu partir chez les deux seuls êtres au monde qu'il croyait capables de franchir le mur de glace qui l'isolait des vivants. En même temps, cette peur provoquait par moments un sentiment de révolte contre l'injustice qui lui était faite. Pourquoi était-il frappé de la sorte, lui, alors que tant d'autres enfants ne tomberaient jamais malades ?

– Pourquoi moi ? s'entendit-il demander. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

Sa mère devint livide.

– Tu n'as rien fait de mal, répondit-elle d'une voix très douce. C'est comme ça.

Elle se troubla, bredouilla :

– C'est le hasard, c'est tout. Un malheureux hasard. Ça arrive parfois, dans la vie. On n'y peut rien.

Ce défaitisme, ce renoncement le révoltèrent. Décidément, il n'y avait rien à attendre, rien à espérer de ce côté-là. Il le comprit, soupira, demanda :

– On arrive bientôt ?

Une année de neige

– Oui, bientôt. On vient de passer Souillac et on va arriver à Gourdon. C'est là qu'on descend. Ils nous attendront à la gare.

Durant les trois quarts d'heure qui suivirent, il s'efforça de reconnaître les arbres, les champs, les prés qu'il avait connus cinq ans plus tôt, mais la saison n'était pas la même, et le monde qu'il redécouvrait lui paraissait étranger, le faisant soudain douter de l'utilité de ce voyage. Cela ne dura pas, heureusement, car les premières maisons d'une petite ville apparurent, qui semblaient s'être regroupées au pied d'un château et de ses remparts d'un beau jaune paille. Le train s'immobilisa enfin dans une gare située au milieu d'une grande plaine qui commençait à reverdir, et au-dessus de laquelle le ciel était d'un bleu très clair, parsemé de fins nuages de laine. C'est ce que remarqua d'abord Sébastien, une fois descendu, tandis que sa mère désignait du doigt deux silhouettes au bout du quai.

– Ils sont là-bas. Regarde !

Il voulut courir, mais il n'osa pas. Déjà Cyprienne s'avancait, suivie par Auguste. Vingt mètres les séparaient seulement. Sébastien eut peur, tout à coup, de s'être trompé, mais les deux bras qui l'empoignèrent lui firent ressentir qu'il y avait bien en eux la force espérée. Les mots ne firent qu'accentuer cette impression, lui arrachèrent une plainte de soulagement.

– A la bonne heure ! disait Cyprienne. On se languissait de toi, tu sais.

Une année de neige

Elle était telle qu'il en avait gardé le souvenir : les cheveux bruns peignés en chignon, ronde, les yeux noirs, dégageant une sorte de vitalité qui la faisait déjà s'emparer des bagages, et disait :

– Vous devez avoir faim.

– Un peu, répondit sa fille.

– Alors, mon gars ! Tu en as mis du temps à revenir nous voir !

C'était Auguste qui, s'étant rapproché, posait sa main sur l'épaule de l'enfant, le pressait contre lui, et cette main, déjà, avait quelque chose de tellement rassurant qu'il la serra violemment, de toutes ses forces. Auguste non plus n'avait guère changé ; le front haut sous des cheveux pratiquement inexistant, son éternel sourire aux lèvres, rond, calme, et des yeux d'un bleu si clair qu'on avait l'impression de voir au travers de lui. Même ses pantalons étaient bleus, mais d'un bleu sombre, comme en portent les ouvriers. Au-dessus : une chemise à carreaux et un blouson qui devait être neuf – Cyprienne l'avait sans doute acheté pour l'occasion. Elle-même s'était mise « en dimanche », portait une jupe, un chemisier, et une petite veste de laine grise. Elle marchait devant, déjà, montrant la route aux siens comme elle avait toujours montré la route à Auguste.

– J'ai fait cuire un poulet à la cocotte, dit-elle en se retournant, comme si c'était ce qu'il y avait ce matin de plus important au monde.

Sébastien eut faim, tout à coup, et il pressa le pas, vaguement étonné, cependant, que ses grands-

Une année de neige

parents n'aient pas demandé des nouvelles de sa santé.

Une fois dans la cour bordée de tilleuls et de robini-
niers, ils montèrent dans une Renault qui devait
avoir au moins vingt ans d'âge. Auguste prit le volant,
Cyprienne s'assit à l'arrière près de Sébastien, tandis
que sa fille s'installait à l'avant, car elle souffrait du
mal des transports. La voiture contourna la ville,
tourna à droite à un carrefour, puis s'engagea dans
une petite route entre des chênes, des frênes et des
érables qui portaient de petites feuilles à peine éclo-
ses. Un peu plus loin, au bas d'une longue descente,
elle entra dans le soleil, et Sébastien, aussitôt, eut la
sensation que le froid le quittait.

Au cours du repas, ils n'avaient pas osé parler
devant Sébastien. Ils avaient attendu qu'il sorte dans
la cour. Il avait compris que c'était un souhait de sa
mère, qu'elle devait maintenant donner ses instruc-
tions à ses parents. Il s'était assis sous le tilleul à côté
de l'ancien puits qui, aujourd'hui, servait unique-
ment à arroser le jardin. Le domaine réservé de
Cyprienne, qui y cultivait des légumes de toutes sor-
tes. Il se trouvait de l'autre côté de la cour, et l'on
y accédait par un portillon toujours fermé, à cause
des poules. En face, dans le prolongement de la
maison, une remise et un hangar abritaient des
outils qui semblaient à l'abandon. Sur la droite,

Une année de neige

l'étable qui servait aussi de grange et dont la porte du fenil était ouverte paraissait vide.

Sébastien observait la maison basse, sans étage, aux murs d'un jaune orangé, aux volets bleus, au toit de tuiles brunes, quand la porte s'ouvrit. Auguste apparut, se dirigea vers lui et dit :

– Tu viens ? Il faut que j'aille chercher les bêtes.

Sébastien se souvint : l'année où il était venu, il allait aussi rentrer les vaches, le soir, en compagnie d'Auguste. Il y en avait bien une quinzaine au moins. Auguste paraissait content : il n'était pas fâché de pouvoir s'échapper, afin de se soustraire à l'emprise ménagère des femmes. Sébastien le comprit, lui emboîta le pas.

– Combien en as-tu aujourd'hui ? demanda-t-il.

– Plus que trois.

– Seulement ?

– Je suis à la retraite, tu comprends, fit Auguste qui semblait ne pas y croire.

– Et les champs, alors ?

– On a loué les terres. On a gardé seulement le grand pré pour le foin.

Sébastien conservait le souvenir de fenaisons, de vendanges, mais aussi de querelles affectueuses entre Cyprienne et Auguste. Celui-ci n'était jamais où on croyait le trouver, car il partait sur les chemins pour chercher ses herbes. Auguste, en effet, soignait les gens, ou plutôt soulageait ceux que la médecine traditionnelle ne satisfaisait pas. Il avait aussi un don de guérison. Il imposait les mains et enlevait le feu.

Une année de neige

Il était également sourcier et l'on venait le chercher de très loin pour savoir où creuser. Bref, Auguste était un original, qui ne se pressait jamais et semblait n'avoir jamais assez de temps pour jouir du monde qui l'entourait. Un contemplatif, heureux de rien, qui avait toujours laissé à Cyprienne le soin de mener la maison, et de lui indiquer ce qu'il fallait faire, ce « qui pressait ». Ils avaient vécu de la vente du lait, d'un peu de blé, de maïs, de tabac, des légumes que Cyprienne portait au marché de Gourdon, le samedi. Autant dire qu'ils disposaient de peu d'argent, mais ils ne s'en inquiétaient guère : ils n'avaient jamais manqué de rien dans leur vie économe et dépouillée du moindre luxe.

Ils traversèrent la place entourée de grands platanes, sous lesquels des hommes nonchalants jouaient aux boules.

– Dépêche-toi, Auguste, il va pleuvoir ! lança l'un d'eux, provoquant le rire de ses compagnons.

Auguste haussa les épaules mais ne répondit pas.

– Viens ! dit-il à Sébastien qui s'était arrêté, ne sachant si son grand-père allait répliquer ou pas.

De l'autre côté de la place, ils passèrent devant l'église romane coiffée d'ardoises, prirent la route de Groléjac qui s'en allait nonchalamment entre des érables et des noisetiers, puis ils tournèrent à droite sur un chemin de terre qui montait vers une colline couverte de chênes nains.

– On va passer par la vigne, dit Auguste. Je veux voir si la taille a changé de couleur.